

COMPTES RENDUS

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE SAVANTE

Duangmon CHITCHAMNONG, *Khunkha Lae Laksanaden Khong Wanakhadi Thai Samai Ratanakosin Ton Ton* [Valeurs et caractéristiques de la littérature thaïe du début de la période de Bangkok], Bangkok, Samnakphim Thammasat University, 1997, 256 p.

Disons-le d'emblée, l'ouvrage de Duangmon Chitchamnong (désormais D. C.) – version abrégée de la thèse de l'auteur – est un excellent travail que le comparatiste, l'orientaliste comme le littéraire liront avec le plus grand intérêt. La thèse défendue avec force tout au long de l'ouvrage, est que les œuvres littéraires écrites au début de la période de Bangkok (1782-1851) ne sont pas de simples imitations des poèmes composés pendant la période d'Ayuthaya (1350-1767). Bien au contraire, les poètes du début de la période de Bangkok semblent avoir "recréé" (*sang mai*) en quelque sorte le patrimoine littéraire légué par leurs prédécesseurs. Cette recreation s'articule selon l'auteur, autour de trois concepts clés, fondamentaux : celui du *karn-len* ("le jeu", "le divertissement"), celui du *barami* ("la bonne action", "l'acte méritoire") et celui du *klao klon* ("peaufiner les vers", "composer des vers avec soin").

La réussite de l'ouvrage, qui comporte trois chapitres, réside tout d'abord dans l'exceptionnelle richesse de la documentation. D. C. n'hésite pas à remonter très loin dans l'histoire littéraire. Elle cite même une stèle de l'époque de Sukhothay (p. 15), ce qui, dans la perspective de l'ouvrage, est évidemment ce qu'il fallait faire. De plus, l'auteur, ne se contente pas d'accumuler le matériel. Elle l'analyse minutieusement, et ses exégèses les plus poussées emportent toujours la conviction. Pour mettre en évidence la part d'originalité des poètes du début de la période de Bangkok par rapport à leurs devanciers, l'auteur a choisi la méthode comparée. Si cette méthode semble aller de soi en Occident, il n'en est en revanche pas de même en Thaïlande ; il convient donc de féliciter D. C. d'avoir opté pour elle. Il faut également saluer son honnêteté intellectuelle, lorsqu'elle parle du *Kamsuan Khlong Dan* (par exemple p. 16), œuvre qui, en Thaïlande, est parfois injustement appelée *Kamsuan Sri Prat*. Faut-il rappeler ici que le titre de *Kamsuan Khlong Dan* est le seul qui soit scientifiquement acceptable (voir la thèse de G. Delouche) ? De plus, dans son étude, D. C. a su inventer son *propre système* (système tripartite des valeurs littéraires thaïes du début de la période de Bangkok), montrant ainsi, au passage, que, dans le cas de la littérature thaïe, il est également possible de dégager des "systèmes" et des "modèles formels" autres que ceux élaborés par les théoriciens occidentaux. Enfin, le travail de D.C., selon nous, affecte juste ce qu'il faut de dogmatisme : les diverses théories littéraires sont évoquées, non dans le but d'établir la supériorité de l'une ou l'autre d'entre elles, mais dans celui de confronter la théorie à la pratique et aux textes.

Toutefois, quelle que soit la qualité du travail de D. C., l'ouvrage appelle un certain nombre de remarques critiques. En premier lieu, elle ne prend pas les précautions élémentaires, qui

devraient s'imposer à tous les chercheurs, lorsqu'elle parle du *Nirat Inao* (par ex. p. 80) ou du *Nirat Vat Chao Fa* (par ex. p. 68). Ces deux œuvres sont en effet présentées sous la plume de l'auteur comme étant de Sunthorn Phu. Or, bon nombre de critiques n'accordent pas la paternité de ces deux *nirat* à Sunthorn Phu. Il aurait donc fallu – l'honnêteté scientifique nous le commande –, employer des formules du type “le *Nirat Inao* et le *Nirat Vat Chao Fa*, œuvres *semble-t-il* composées par Sunthorn Phu”, ou, à défaut, expliquer le problème en quelques phrases. Toutefois, il convient d'ajouter que cette petite erreur n'a pas de conséquences sur la démonstration et la portée des conclusions. En deuxième lieu, l'auteur omet de préciser la référence exacte des poèmes exploités. Seuls les titres des œuvres sont mentionnés, et ceci, bien évidemment, gêne ceux qui veulent retrouver les vers cités dans le texte original. En troisième lieu, on pourrait reprocher à D. C. de ne pas avoir inséré un index des œuvres citées, ce qui aurait grandement facilité la consultation de l'ouvrage vu le nombre important d'extraits de poèmes analysés. En quatrième lieu, il est dommage que D.C., dans cet ouvrage, n'ait pas inséré le chapitre V (intitulé “Les valeurs littéraires du début de la période de Bangkok vues par les auteurs des périodes suivantes”) figurant dans sa thèse. L'on déplorera ici la fâcheuse tendance des éditeurs thaïs actuels, qui consiste à publier, sous l'influence du monde anglo-saxon, des livres standardisés n'excédant pas 260 pages. On regrettera enfin en cinquième lieu que, dans la bibliographie des ouvrages écrits en langues européennes (pp. 254-255), ne figurent que des travaux rédigés en anglais, dix-sept au total. Aucun livre théorique écrit en français ou en allemand, pourtant langues “*leaders*” avec l'anglais, en matière de littérature comparée, n'est mentionné. Pour des problèmes traitant de valeurs littéraires et de style d'époque, même s'il n'est pas question bien sûr de prétendre à l'exhaustivité, pouvait-on oublier les travaux aussi fondamentaux que ceux de G. Genette, P. Por, S. Radnoti et M. Collomb ?

Ces petits défauts sont néanmoins mineurs au regard de l'intérêt exceptionnel de l'étude. Un éloge sans réserve donc : *Valeurs et caractéristiques de la littérature thaïe du début de la période de Bangkok*, ouvrage qui a remporté deux prix (prix de la Fondation Toyota et prix Bunlua Thephayasuwan¹), doit figurer au rayon des grands travaux de référence.

Frédéric MAUREL

NGUYEN CHU KIEU, *Quân Trung Đới [L'amour se construit au milieu du tohu-bohu des combattants]* ; annotations par Nghiêâm Toãn, commentaires par Đãm Trai, Tu Binh, présentation par Võ Thu Tinh, Paris, Sudestasië, 1995, 174 p. [Correspondance : 17, rue du Cardinal Lemoine, 75005 Paris]

Cette œuvre en Nôm – dont, selon Vo Thu Tinh, le titre connaît trois variantes, la plus connue étant “*Trung Quân Đới Diên Ca*” – fut écrite au début du XIX^e siècle par Nguyễn Uc (*alias* Nguyễn Chu Kiêu), frère de Nguyễn Du (1765-1820). Sa valeur littéraire est, d'après Nghiêâm Toan, l'équivalent de “*Nhi Đố Mã*”. Cependant, contrairement aux autres œuvres littéraires de même valeur, *Quân Trung Đới* est resté largement méconnu du public. La raison en est que Nguyễn Chu Kiêu, à la différence de son frère Nguyễn Du, ne s'était pas rallié à la dynastie des Nguyễn, mais avait continué à servir le souvenir de dynastie des Lê. Sans en

¹ Prix qui récompense chaque année le meilleur ouvrage rédigé en thaï en matière de critique littéraire.

revendiquer expressément la paternité, Nguyễn Chu Kiêu avait alors composé ce roman qui, sur le mode allusif de la littérature vietnamienne, illustre son attitude critique.

Selon les commentaires de l'époque, Nguyễn Chu Kiêu a voulu consigner ses confidences dans "*Quân Trung Đồi*" pour protester contre la trahison "d'un serviteur qui sert deux maîtres à la fois", c'est-à-dire contre son frère Nguyễn Du, qui s'est laissé convaincre de servir les Nguyễn. C'est sans doute la raison pour laquelle, cette œuvre reste jusque-là totalement inconnue. L'histoire de l'amour entre Dâu Tuyên Nuong et La Thành qui sont les deux protagonistes de l'aventure, n'est en effet qu'un prétexte pour illustrer la fidélité (envers les Lê) exprimée dans le *Quân Trung Đồi* par opposition à la trahison (servir les Nguyễn contre les Lê) décrite dans le *Kim Van Kiêu*.

Vers 1922, Võ Hoành, un érudit en *Han Nôm*, père de Võ Thu Tinh, réussit à faire une reproduction manuscrite de l'œuvre, qui sera donnée sous le titre "*Quân Trung Đồi*" et avec, cette fois-ci, la mention du nom de l'auteur. Les deux variantes du titre "*Quân Trung Đồi*" ou "*Trung Quân Đồi*" ont la même signification : "l'amour se construit au milieu du tohu-bohu des combattants".

Aujourd'hui, il n'est pas facile de mettre la main sur cette œuvre et c'est la raison pour laquelle, il a été décidé de la rééditer. La réédition est appuyée par les annotations d'un grand érudit en sino-vietnamien, Nghiêm Toan, qui nous dévoile magistralement le secret des jeux littéraires du monde chinois.

NGUYỄN Hương

LITTÉRATURE POPULAIRE

MAO Samnang, *Ralok pok khsăc', The waves (Les vagues qui frappent les sables)*, Phnom Penh, Publications de l'Association des Écrivains khmers avec le concours de la Fondation Heinrich Böll, 1996, 145 p. (roman).

Née à Kompong Som le samedi 7 février 1959, Mao Samnang fit ses études jusqu'à la classe de 1ère avant la prise de pouvoir par les Khmers rouges en 1975. Son père, Mao Som, professeur de l'enseignement secondaire sous le Sangkum, est mort sous le régime de Pol Pot. Sa mère, Pên Si Yèn, femme au foyer, vit avec elle jusqu'à ce jour. Mao Samnang a épousé un soldat de l'armée gouvernementale, qui travaille dans les services de transmission, et elle a eu une fille en 1996. Elle a commencé à écrire des romans dès 1983, mais n'est parvenue qu'en 1990 à publier pour la première fois un écrit intitulé *Ksae ka pantoñ guj* ("Le collier au pendentif de perle"). Cette romancière est l'unique écrivain à vivre de sa plume dans un pays ravagé par des années de guerre civile ; encore vit-elle exclusivement de *scenarii* de feuilletons télévisés et de films vidéo, qui lui procurent des revenus mensuels moyens de près de 200 dollars.

Son roman *Ralok pok khsăc' (Les vagues qui frappent les sables)* a été récompensé par le 1^{er} prix *Preah Sihanouk Reach*, le 22 janvier 1996. Cette édition, qui porte aussi le titre anglais *The waves*, a été publiée avec le concours de la Fondation Heinrich Böll, représentée par le Dr Hema Goonatilake, auteur de la préface en hommage aux femmes-écrivains du Kampuchea. Celle-là est suivie d'une notice de l'éditeur, M. You Bo, président de l'Association des Écrivains khmers, énumérant tous les écrivains et poètes récompensés par les prix de *Preah Sihanouk Reach*, et d'un avant-propos de l'auteur.

Ce roman est simple, d'un style assez clair, avec peu de néologismes. C'est l'œuvre d'une féministe cambodgienne soutenue par la représentante d'une Organisation non-gouvernementale installée à Phnom Penh. Mao Somnang désire montrer la valeur intrinsèque de la tradition khmère, représentée, par la jeune héroïne de son roman, Melle Bosaba, âgée de 19 ans, qui arrive à vaincre tous les maux de la société moderne génératrice de mercantilisme, de prostitution, de banditisme, ...

Ces maux sont réprimés par un fonctionnaire de police honnête et patriote, l'inspecteur Vong Yuthi, qui a le sens du devoir et des responsabilités. Ce jeune inspecteur est le fils adoptif de Vong Métrei, cousin de Madama Montha, mère de Bosaba. Il est fiancé avec cette dernière, mais commet quelques erreurs de jugement sur l'amour que Bosaba lui porte. La discorde provient en réalité d'une personne malhonnête qui invente de fausses informations au sujet de relations anciennes entre Bosaba et un riche homme d'affaires, Phai Yuth, son ancien prétendant. Comme Vong Yuthi ne peut pas annuler son mariage, et pour faire plaisir à ses parents, il finit par épouser cette jeune fille, mais, pour punir sa femme, il ne désire pas consommer le mariage.

Quant à la mère de Bosaba, madame Montha, elle a été abandonnée par Keo Naret, qui s'est remarié avec une autre femme n'ayant pas le sens des valeurs traditionnelles khmères, et avec qui il a eu une autre fille. Comme il est malheureux, il revient vivre avec sa première épouse, Madame Montha, qui est une femme bonne et "accomplie".

Phai Yuth, ancien prétendant de Bosaba est venu voir l'inspecteur de police Vong Yuthi pour lui dire la vérité, notamment pour l'assurer de la moralité de Bosaba. Après plusieurs péripéties, ce dernier finit par être convaincu de la pureté et de la fidélité de son épouse. Le roman se termine par le retour à la vie commune de l'inspecteur Vong Yuthi et de Bosaba.

KHING Hoc Dy

Women's wile, [Ruse de Femme] s. l. e., Phnom Penh, 1997, 31 p., bilingue anglais khmer. [Petit fascicule, illustré de 20 dessins monochromes, disponible dans les kiosques à journaux, à Phnom Penh et en province ; prix : 2.000 riels].

Ce livre présente un conte traditionnel cambodgien qui semble être plus connu des personnes âgées que des plus jeunes.

Un jeune couple vivait dans un village sans réussir à avoir des enfants. La jeune femme prend alors un amant, et demande à une divinité locale de l'aider à se débarrasser de son mari. Celui-ci, par hasard caché derrière l'autel, trouve une ruse qui lui permet au contraire de tuer l'amant, sans que son épouse se doute vraiment de ses intentions. La femme cherche ensuite à éliminer le corps ; elle le cache dans une jarre, et laisse le soin à des voleurs de l'emporter en leur faisant croire qu'il s'agit d'un trésor. Par la suite, elle aura encore affaire à ces voleurs qui voudront se venger à deux reprises, mais elle saura toujours triompher d'eux. En fin de compte, elle peut retourner à la maison et vivre de manière heureuse avec son mari, sans que l'on sache s'ils auront des enfants.

Le plus surprenant est sans aucun doute la manière dont ces deux complices du crime vont ainsi couler des jours paisibles alors qu'ils ont commis un meurtre en toute impunité. À cet égard, le récit peut paraître immoral car il encourage à l'adultère et au meurtre. En même temps, on peut y voir l'apologie d'une certaine forme d'amour possessif ; en tuant l'amant, le mari prouve à sa femme la force de son attachement, ce qui, valorisé socialement, lui vaut un

retour d'affection. Nous sommes là bien loin des préceptes bouddhistes et des interdits élémentaires “tu ne tueras point, tu ne commettras pas l'adultère”.

Ce type de récit est assez courant et il est à rapprocher d'autres textes rassemblés par Adhémar Leclerc dans son recueil *Cambodge, contes, légendes et jakatas* (Paris, Clouzot 1912, puis Cedorek, 1984) tels *Le mari dévot, la femme et les deux tourterelles* et *Le mari satisfait*. Dans ces cas, le mari est stérile et son épouse trouve moyen de lui procurer des enfants en frayant avec un amant. Les croyances religieuses sont tournées en dérision dans tous ces récits qui font référence au bouddhisme (un mari pieux fait vœu de ne pas avoir plus d'une relation entre deux jours saints, et demande à sa femme de l'aider à respecter son engagement) ou à un culte local : les femmes demandent à leur mari de se rendre sur les lieux censés apporter la fertilité, mais profitent de l'escapade pour entretenir une liaison adultère féconde dont le profit sera attribué aux divinités locales.

Écrits de manière amusante, ces contes cambodgiens vont à l'encontre du discours dominant qui veut que les femmes restent absolument fidèles à leur mari ; ils témoignent toutefois d'un certain pragmatisme, car le couple reste toujours uni et ressort même renforcé de ces unions illégitimes. Comme quoi, entre les normes morales affichées et revendiquées, et les faits dont on se régale dans la littérature, mais qui traduisent une réalité que nous découvrons dans notre travail de recherche sur le terrain, subsiste une marge de liberté et de latitude dont on ne soupçonne pas toujours l'ampleur.

Didier BERTRAND

Muriel PASKIN CARRISON (*retold by*), & Venerable KONG Chhean (*from a translation by*), *Cambodian Folk Stories from the Gatiloke*, Tokyo, Charles E. Tuttle, 1987, 139 p. [adresse : 2-6 Suido 1-chome, Bunkyo-ku, Tokyo 112, Japon]

Il est toujours reconfortant de voir des jeunes gens de sociétés fortunées éprouver de l'intérêt pour la culture des populations réfugiées dans leur pays, et s'efforcer de rendre accessible dans la langue du pays d'accueil quelques uns de leurs textes. D'où cette utile traduction anglaise de quinze contes tirés de l'ouvrage intitulé *Gatilok*, compilation d'une centaine de contes, effectuée au tournant du XX^e siècle par un lettré traditionnel – mais connaissant aussi les Lettres occidentales – l'Okna Suttantaprija Ind (1859-1924)² – dans une perspective d'éducation morale des enfants. Il avait puisé à cette fin aussi bien dans les fonds traditionnels khmers ou siamois, que dans le stock charrié par la littérature indo-bouddhique (*Jataka*, *Pancatantra*, etc.), voir dans les fables de La Fontaine (comme ici pour le dernier conte qui démarque évidemment “Le Meunier, son fils et l'âne”, III, 1). Cette compilation connue au Cambodge un immense succès, au point d'avoir été l'un des tous premiers ouvrages imprimés au Cambodge³, et d'être régulièrement réédité depuis⁴.

² Sur cet auteur, voir pp. 10-13, KHING Hoc Dy, *Ecrivains et expressions littéraires du Cambodge au XX^e siècle, contribution à l'histoire de la littérature khmère, volume 2*, Paris, L'Harmattan (Recherches Asiatiques), 1993, 275 p.

³ On rappellera que l'édition khmère commence réellement au Cambodge en 1926 sous l'égide de la Bibliothèque Royale, cadre éditorial de l'Ecole Supérieure de Pali qui allait constituer le noyau de l'Institut Bouddhique de Phnom-Penh. Le *Gatilok*, dont le premier tome paraît en 1927, est sans doute le troisième ouvrage en khmer publié par cette institution, les précédents étant probablement sur l'année 1926, le n°1 de la revue *Kambuja Surya*, l'ouvrage de OUM

Certes, ces quelques traductions libres ne sont pas une œuvre d'érudition, et l'on peut comprendre aisément que les auteurs n'aient pas été en mesure d'aller au-delà d'un 'éclairage' limité des textes, livré dans quelques compléments d'un niveau élémentaire (introduction, généralités et glossaire) qui totalisent néanmoins une quarantaine de pages. On aura aussi l'œil retenu par quelques anachronismes dans les illustrations, par exemple p. 123, le drapeau présenté comme étant celui du Cambodge, est le drapeau de la République Khmère ; p. 83, le paysage de rizière illustrant l'histoire du moine Sok est un parcellaire quadrangulaire à la Khmère Rouge, etc. Beaucoup plus gravement, la bibliographie semble ignorer qu'il existe un nombre non négligeable d'ouvrages consacrés à la littérature cambodgienne en générale, et aux contes en particulier ; on pensera aux travaux de Leclère, Martini, Midan, Monod, Thierry, etc.

Jacques NEPOTE

ECONOMIE ET CULTURE

ÉCONOMIE : DU "MIRACLE" A LA "CRISE" (1)

Marie-Claire BERGERE, *Le mandarin et le comprador, les enjeux de la crise en Asie orientale*, Paris, Hachette Littératures, 1998, 253 p. [Hachette, 74 rue Bonaparte, 75006 Paris]

Paru en 1998, au plus fort de la crise financière qui frappe l'Asie orientale – laquelle ébranle les prétendues certitudes relatives à un "Pacifique, nouveau centre du monde"⁵ ou au "miracle asiatique"⁶, puisque ce sont justement les pays du "miracle" (Corée du Sud, Thaïlande etc.) qui sont touchés –, cet essai a pour objet de resituer ces déboires asiatiques dans une perspective de temps plus long, par la mise en évidence de la dualité séculaire qui oppose tenants du pouvoir politique (mandarins) et tenants du pouvoir économique (comprador). M.-C. Bergère, professeur d'histoire contemporaine chinoise à l'INALCO et Directeur d'études à l'EHESS, croise ainsi deux des approches qui lui sont chères, celle des milieux d'affaires (L'Age d'or de la bourgeoisie chinoise) et des milieux politiques (Sun Yat Sen⁷).

SOU (Brah Gru Vimalapanna), & CHUON NATH (Brah Gru Samsattha), *Trayapranam samkhep niñ Gihī vinay samkhep*, 136 p. [EFEO : CAMB. REL. 26] ; et *Gihīpalipatti* (ces deux derniers ouvrages étant peut-être en pâli).

⁴ En 1971, l'Institut Bouddhique de Phnom-Penh en était déjà à sa treizième réédition.

⁵ GOMANE, Jean-Pierre *et al.*, *Le Pacifique, nouveau centre du monde*, Paris, Institut du Pacifique, Berger-Levrault, 1983, 305 p.

⁶ BANQUE MONDIALE, *The East Asian Miracle, economic growth and public policy, a World Bank research report*, New-York, Oxford UP, 3^e éd. 1995 (1^{re} édition 1993), 389 p.

⁷ BERGERE, M.-C., *L'Age d'or de la bourgeoisie chinoise*, Paris, Flammarion, 1986, 370 p. ; *Sun Yat Sen*, Paris, Fayard, 1994, 543 p.

Couvrant l'Asie du Nord-Est, le monde chinois et l'Asie du Sud-Est, l'ouvrage montre qu'il n'y a ni miracle, ni crise, mais qu'image et crise sont les deux facettes d'une seule et même réalité, celle d'une Asie orientale où s'opposent une façade maritime et une masse continentale. Il se présente en deux parties de taille inégale, "Les triomphes de l'Asie maritime" (un tiers des pages), et "La crise et ses leçons" (les deux tiers).

Le miracle, c'est celui de l'Asie maritime, apparemment celui du passage d'une croissance autocentrée à une ouverture rentable, tirée par la dynamique japonaise. Replacé dans ses contextes historiques, le miracle disparaît au profit du succès prédictible d'une séculaire pratique "compradore", où le maillage des différents réseaux – à commencer par celui des Chinois du Sud – devient l'instrument privilégié des colonisateurs occidentaux, pour accoucher, au début du XX^e siècle, d'un capitalisme hybride sino-occidental (p. 79), celui de Shanghai, prélude aux capitalismes sinisés contemporains.

Au regard de cette profondeur historique, la crise apparaît comme un phénomène de temps très court, poussée de fièvre dans un lent processus de mondialisation, due à la conjonction d'une ouverture non-maîtrisée aux capitaux étrangers, qui induit un endettement désordonné ; de la dégradation du système bancaire japonais, qui amène une décélération de la croissance japonaise ; et de la baisse du yen, qui désynchronise les marchés monétaires. L'explication serait d'ordre systémique : les pays en crise, à l'instar de la Chine de l'entre-deux guerres, seraient justement ceux où l'Etat se révèle incapable de gérer les communautés marchandes, alors même que ces communautés échouent à se greffer sur le politique du fait de "l'impuissance historique" des réseaux (p. 135). Au plan politique, ces pays se caractérisent ainsi par la force d'un pouvoir personnalisé, masquant la faiblesse de l'Etat institutionnel, alimentant un clientélisme proliférant, un capitalisme de copinage (p. 158). Seule une réforme de l'Etat permettrait d'émanciper le marché du politique, et partant de lui restaurer sa "vertu". La démocratie constituerait-elle pour autant le remède ? Au regard de la crise, elle ne semble ni garantir la bonne santé économique, ni accoucher de la maladie ; s'il n'y a pas incompatibilité entre culture asiatique et démocratie, elle n'est pas pour autant "cet accessoire de la modernité, transférable à volonté" (p. 179) que voudraient imposer les nouveaux missionnaires de l'Occident ; pour éclairé que soit le consommateur, il ne se transforme pas aisément en citoyen, d'autant que les pouvoirs en place s'ingénient à limer les oppositions, jouant tantôt la contrainte (Indonésie), tantôt l'intégration (R.P.C.).

A l'exception du cas très particulier de l'Indonésie, l'évolution des régimes politiques ne constitue pas ainsi un facteur de risque ; il en va différemment des équilibres régionaux. Alors même que la construction régionale paraît difficile au regard des pesanteurs historiques (système du tribut, antagonisme sino-japonais etc.), la crise aurait rompu les quelques solidarités existantes. Les États-Unis se sont retirés du devant de la scène ; le Japon aurait des difficultés à assumer son *leadership* régional ; déplorant "la brutale dépréciation du yen" (p. 228), la Chine aspirerait à être le numéro un régional, fantasma alimenté par la politique du Président Clinton. Partant, les tensions ne peuvent que croître entre les deux premières puissances de la zone (Japon et R.P.C.), induisant une course aux armements accélérée, y compris dans l'A.N.S.E.A. (A.S.E.A.N.). Cela dit, quel que soit l'avenir de l'Asie, les communautés compradores auraient encore de beaux jours devant elles, et les mandarins ne seraient pas près de disparaître.

Cet essai, abondamment documenté, se lit aisément ; il rappelle avec brio les pesanteurs de temps long, évoque un siècle d'histoire du capitalisme chinois, et écarte courageusement bien des poncifs de la *doxa* "politiquement correcte" anglo-saxonne : la largeur de vues et l'honnêteté intellectuelle sont suffisamment rares pour que l'on s'y arrête. Si l'ouvrage pêche, c'est peut-être par excès d'ambition, pour avoir voulu embrasser tout l'Extrême-Orient d'un seul coup : de fait, la crise n'a touché que cinq des Etats dotés de bourses des valeurs et de

monnaies convertibles. Partant, si la R.P.C. constitue l'archétype de la dualité mandarin-compradore, elle nous semble extérieure à l'analyse, tout comme les ex pays socialistes de la Péninsule, voire même les entités où la composante chinoise est plus que largement dominante numériquement (Singapour, Taiwan, et, dans une moindre mesure, Hong-Kong), qui ont, les unes et les autres, évité l'essentiel de la tourmente. Quant au Japon, s'il apparaît rarement au détour des pages, c'est qu'il relève évidemment d'une logique différente de celle qui oppose le mandarin au compradore, celle d'une symbiose réussie entre appareils marchands et appareil d'Etat, dont il s'agit simplement de réaménager le contenu au terme de cinquante années d'après-guerre.

Marie-Sybille de VIENNE

Philippe RICHER éd., *Crises en Asie du Sud-Est*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1999, 308 p. [FNPS, 30 rue Saint Guillaume, 75006 Paris]

Ce travail collectif, paru mi-1999, est l'un des trop rares travaux français⁸ consacrés à la "crise asiatique" ; il s'inscrit dans la lignée des réflexions de R. McLeod et R. Garnaut⁹, W. Hunter, G. Kaufman et T. Krueger¹⁰, T.J. Pempel¹¹, H. Arndt et H. Hill¹², Eddy Lee¹³ etc. L'ouvrage a pour objectif de présenter la crise de la manière la plus large possible, à travers l'étude des dix pays sud-est asiatiques ; cinq des six auteurs sont français, le sixième, Bruce Koppel (East-West Center) est américain ; leurs approches se répartissent par moitié entre les sciences politiques et l'économie.

La problématique d'ensemble de ce collectif est de rendre compte de la crise sud-est asiatique par une mesure de la complexité régionale, qui permettrait de tester *a contrario* l'hypothèse de l'existence de marqueurs communs à la crise.

La première partie (un cinquième des pages), met en place le cadre régional. Sophie Boisseau du Rocher (CHEAM) montre que la crise, qui traduit la faiblesse de la construction sud-est asiatique, ne peut que déboucher sur une redéfinition des structures et des objectifs de l'ASEAN vers une plus grande solidarité interne ; Michel Fouquin (CEPII) rappelle que, quels que soient ces aléas de la construction régionale, il existerait un modèle de développement extrême-oriental – et non pas seulement sud-est asiatique – reposant sur un processus de développement industriel spécifique et un fort taux d'épargne, géré par un Etat développeur.

⁸ Parmi ceux-ci, on peut citer l'ouvrage de F. GODEMENT, *Dragon de feu, dragon de papier, l'Asie a-t-elle un avenir ?*, Paris, Flammarion, 1998, 340 p.

⁹ MCLEOD, Ross et GARNAUT, Ross, *East Asia in crisis : from being a miracle to needing one ?*, London ; New York : Routledge, 1998, 389 p.

¹⁰ HUNTER, William C., KAUFMAN, George G. & KRUEGER, Thomas H., *The Asian financial crisis : origins, implications, and solutions*, Boston, Kluwer Academic, 1999, 526 p.

¹¹ PEMPEL, T.J., *The politics of the Asian economic crisis*, Ithaca, Cornell University Press, 1999, 284 p.

¹² ARNDT, H.W. & HILL, Hal, *Southeast Asia's economic crisis : origins, lessons, and the way forward*, New York, St. Martin's Press, 1999, 182 p.

¹³ LEE, Eddy, *The Asian financial crisis : the challenge for social policy*, Geneve, ILO, 1998, 98 p.

La seconde partie, qui constitue à elle seule près des deux tiers de l'ouvrage, présente par ordre alphabétique les dix pays de l'ASEAN. P. Richer (conseiller d'Etat et diplomate) s'interroge sur la vulnérabilité de Brunei et évoque les turbulences politiques d'un Cambodge où les luttes armées ont fait place à des rivalités politiques potentiellement tout aussi fratricides. Il rappelle les grandes étapes chronologiques de la fin du régime de Suharto en Indonésie, et les déconvenues de l'expérience Habibie. P. Richer évoque ensuite l'ouverture du Laos à l'économie de marché, qui passe par une dépendance financière accrue vis-à-vis de l'extérieur, alors même que le développement reste des plus incertain. D. Camroux (FNSP) traite ensuite de l'exception malaysienne, qui fonde son développement sur une pratique politique hétérodoxe, d'abord une "discrimination positive", où l'inégalité des droits est censée réduire les inégalités socio-économiques entre les différentes communautés, ensuite une fermeture "relative", où l'instauration d'un contrôle des mouvements de capitaux permet d'éviter de passer sous les fourches caudines du Fonds Monétaire International. Alors même que Mahathir s'affirme de plus en plus comme un "vieil autocrate" (p. 140), et que la "dichotomie nationalisme /clientélisme" bat son plein, l'expérience malaysienne serait tout compte fait positive !

P. Richer reprend alors la plume pour évoquer brièvement la longue crise birmane, qui dure depuis l'indépendance. S. Boisseau du Rocher étudie ensuite "la voie philippine vers la démocratie", où la démocratisation des institutions entreprise sous Cory Aquino semble se poursuivre sous les présidences de Ramos et d'Estrada, ce qui laisserait entendre que la démocratie peut devenir un "point de repère structurant" en Asie du Sud-Est, voire une des "clefs de sortie de crise" (p. 168). Philippe Régnier (Institut Universitaire des Hautes Etudes Internationales, Genève), montre que, si les autorités singapouriennes considèrent que la cité-Etat est rentrée en récession en août 1998, sa solidité financière est telle que non seulement les indicateurs macro-économiques fléchissent à peine, mais que l'île resterait, – à en croire une agence de notation américaine – "la deuxième destination mondiale la plus attrayante pour les investisseurs" (p. 176). Si la crise pose des problèmes à Singapour, c'est d'abord celui de la déstabilisation de ses voisins immédiats ; celle-ci, nécessite un réaménagement de sa politique régionale dans le sens d'une très grande flexibilité, assortie d'un renforcement de la cohésion interne, qui passe par la déconcentration et la décentralisation du pouvoir, la démultiplication des structures de concertation, et même la "fabrication artificielle d'une opposition locale" en 1997 (p. 187). En Thaïlande (S. Boisseau du Rocher), la crise a permis de prendre conscience que, si la croissance ne va pas de pair avec le développement, la progression des fondamentaux reste une illusion, parce que les inégalités sociales demeurent et que les instruments humains et technologiques d'un développement sont négligés. En imposant une remise à plat des institutions et du système socio-économique thaïlandais, la crise a bel et bien été salutaire, démontrant en sus qu'il n'y a pas homothétie entre croissance et démocratisation (p. 200). Reste le cas du Viêt-Nam, dont P. Richer évoque les difficultés de la modernisation depuis la réunification.

La troisième partie (un tiers des pages) propose trois regards contrastifs sur la crise asiatique. Bruce Koppel rappelle que le miracle asiatique est celui d'une minorité urbaine, au mépris de la construction d'un "capital social" ; partant, que la pauvreté et l'exclusion demeurent, les intérêts des classes moyennes urbaines s'opposant à ceux des classes pauvres : la crise rend ainsi urgente la définition de nouvelles priorités. Françoise Nicolas (chargée de recherche à l'I.F.R.I.) met en évidence les caractéristiques économiques communes aux pays effectivement touchés par la crise (Thaïlande, Indonésie, Malaysia, Corée du Sud et, accessoirement Philippines) : des budgets à peu près équilibrés, un déficit de la balance des paiements courants, une arrivée massive de capitaux stimulant un endettement inconsidéré des acteurs privés, que les organismes de surveillance financière comme le F.M.I. ont eu également de mal

à prévenir et à traiter (pp. 248-270). Ces facteurs conjoncturels se greffent sur des insuffisances structurelles, singulièrement sur celles du développement technologique et partant de la productivité ; la réponse réside dans une meilleure allocation des ressources, assortie d'un réaménagement en profondeur des systèmes bancaires. David Camroux clôt enfin les contributions par une analyse du jeu des grands acteurs internationaux, selon laquelle les Etats-Unis auraient renouvelé leur hégémonie régionale (p. 276) à la faveur de la crise quand le Japon n'aurait pas réussi à s'affirmer, alors même que sa contribution a largement dépassé celle des Etats-Unis – dont il est, au demeurant, le premier créancier (pp. 289-290). La Chine aurait gagné en respectabilité par une modeste contribution apportée *via* le canal du F.M.I. (p. 293), et attesté de sa solidité économique en échappant à la crise ; malgré des crédits bancaires à l'Asie au total plus élevés que ceux du Japon (p. 298), l'Europe serait restée relativement à l'écart des turbulences asiatiques, auxquelles elle a été dans l'incapacité d'apporter une réponse collective¹⁴ ; quant à l'Australie, la crise lui a surtout apporté les arguments nécessaires à la remise en cause d'une stratégie internationale orientée vers l'Asie.

Ce recueil offre un échantillon des vues françaises relatives à la crise asiatique, et à ce titre, il présente un intérêt évident. Toutefois, et précisément au regard du vif intérêt que suscite ce volume, soyons pointilleux : le concept de crise asiatique n'aurait-il pas gagné à être plus précisément défini – s'agit-il d'une crise économique, au sens de la crise de 1929, d'une crise politique, financière ou autre ? – et les pays à étudier plus strictement identifiés ? Alors que la crise est au premier degré celle des monnaies et des bourses des valeurs, et au second degré celle d'une croissance démesurée de l'endettement extérieur entre 1993 et 1997, les trois pays indochinois et le Myanmar, également dépourvus de monnaies convertibles et de bourses des valeurs, ou même Brunei et Singapour, qui ont échappé à la crise de par leur absence d'endettement extérieur, doivent-ils figurer ici ? Néanmoins, les contributions demeurent pour la plupart intéressantes.

Marie-Sybille de VIENNE

LA DIMENSION CULTURELLE

VORAPHETH, Kham, *Asie du Sud-Est, art du commerce et cultures, les enjeux pour gagner à l'international*, Paris, éd. L'Harmattan, 1998, 247 p. [L'Harmattan, 5-7 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris]

Cet ouvrage est avant tout un manuel pratique à l'usage des hommes d'affaires français appelés à travailler en Asie du Sud-Est ; il s'inscrit dans la lignée du précédent guide publié par le même auteur sur la Chine¹⁵, et des travaux antérieurs de Michel Laissus, François Boucher et Bruno Marion¹⁶. L'auteur, d'origine sino-laotienne, directeur du développement à

¹⁴ Voir également BARTHÉLEMY, Jean-Claude & KOH, Tommy édés., *The Asian crisis : a new agenda for Euro-Asian cooperation*, Singapore ; River Edge, 1998, 242 p.

¹⁵ VORAPHETH, Kham, *Chine, le monde des affaires*, Paris, L'Harmattan, 1997, 293 p.

¹⁶ LAISSUS, Michel, *Travailler avec les Vietnamiens*, Paris, Nathan, 1995, 145 p. (c.r. *Péninsule* 33, 1996, 2, pp. 223-224) ; BOUCHER, François, *Travailler avec les Chinois*, Paris,

l'étranger dans un grand groupe français (Schneider, jusqu'en 1998) puis consultant, est lui-même un praticien de l'international, en particulier de l'Asie où il a travaillé plus de dix ans.

L'ouvrage se décompose en deux parties de taille sensiblement équivalente. Commencant par rappeler que l'une des raisons de la faiblesse de la présence française en Asie du Sud-Est (2% du commerce régional, alors que la France représente 6% du commerce mondial) est l'insuffisance de la prise en compte de la dimension culturelle des échanges, la première partie présente des généralités culturelles utiles à la pratique des affaires. Comprendre les règles d'or des affaires en Asie du Sud-Est paraît d'autant plus important à ce jour, que la présente crise asiatique propose de nouvelles ouvertures sans remettre stratégiquement en cause la croissance régionale. L'Asie du Sud-Est est en effet marquée par une hétérogénéité culturelle d'autant plus forte qu'elle est le lieu d'affrontement des grands modèles culturels. Au-delà de cette diversité, il se dégage néanmoins, selon l'auteur, dix-neuf traits culturels communs que nous ramènerons à trois grandes catégories :

- la première, relative à l'organisation de la société (fondée sur la famille et, selon l'auteur, marquée par une prédominance masculine),
- la seconde, relative aux règles de comportement (notamment l'importance accordée à la hiérarchie, partant au rang, au statut, à la 'face'),
- la troisième, relative au fonctionnement des affaires, caractérisé par l'importance du réseau, en particulier celui de la diaspora chinoise.

A ces caractéristiques fondamentales, qui illustrent une différence de démarche conceptuelle avec l'Occident, la démarche sud-est asiatique étant syncrétique, la démarche occidentale, analytique, s'ajoute le fait que les Sud-Est Asiatiques tiennent à inscrire leurs relations d'affaires dans le temps long, ce qui explique la personnalisation des relations d'affaires, le recours aux intermédiaires (pour ne pas risquer de rompre les relations par un face-à-face qui pourrait mal se terminer) etc.

Ces généralités exposées, l'auteur présente ensuite dans la deuxième partie les sept premières puissances économiques régionales, suivant un ordre géographique est-ouest et nord-sud (Philippines, Viêt-Nam, Thaïlande, Malaysia, Singapour, Indonésie et enfin Myanmar-Birmanie), qu'on peut considérer comme correspondant à une proximité géographique croissante de l'Europe. Chaque notice comprend systématiquement quatre fiches donnant les grands indicateurs macro-économiques, les grandes lignes de l'organisation politique, quelques conseils relationnels et le nom des vingt à trente personnalités les plus influentes. Ces fiches sont complétées par un descriptif de certaines particularités culturelles du pays. Kham Voraphet semble suggérer implicitement un regroupement des pays sud-est asiatiques en trois catégories, la première, celle des pays "complexes", la deuxième, celle des pays "faciles", et la troisième, celle des pays que l'on pourrait qualifier – par défaut – d'"atypiques".

Le premier groupe, Philippines, Viêt-Nam et Thaïlande, est celui des sociétés que l'auteur considère comme difficiles, de par la complexité du jeu socio-politique qui conditionne les affaires. Kham Voraphet signale ainsi que les Philippines, apparemment le pays le plus occidental de la zone, n'en fonctionnent pas moins selon une logique indigène, où une décontraction à l'américaine cache une société à la fois très hiérarchisée et formaliste, où les décisions se prennent au sommet. Selon l'auteur, la société vietnamienne paraîtrait plus complexe que la société philippine, ce qui se repèrerait à trois niveaux : l'ampleur, et, *lato*

sensu, le caractère traumatique des contrastes entre le Nord et le Sud (par exemple, il est nécessaire changer d'intermédiaires lorsque l'on change de région) ; l'importance de la bureaucratie, et le caractère tardif du passage à l'économie de marché. Pourtant, il existerait à ses yeux une société encore plus difficile d'accès pour des Occidentaux que les deux précédentes : la Thaïlande (p. 127). Même si les milieux d'affaires sont dominés par les sino-thaï (parfaitement intégrés), qui contrôlent 63 des 100 premières sociétés du pays, la société thaïlandaise serait la plus "authentique" des sociétés sud-est asiatiques, fondée sur la conjonction de trois valeurs, "la nation, la religion et la monarchie" ; il en résulterait notamment une sursignification de la hiérarchie, impliquant que l'on ne remet jamais en cause un supérieur.

Le second groupe, Malaysia et Singapour, est celui des pays "faciles", c'est-à-dire qui disposent d'un environnement réglementaire de type occidental, légué par les Britanniques. En Malaysia, les seules véritables difficultés viendraient des relations inter-ethniques, le pouvoir politique appartenant à l'ethnie malaise (*bumiputra*), quand le pouvoir économique relève encore majoritairement des Chinois ; partant, les intermédiaires varient selon les projets (pour le secteur public, il vaut mieux être introduit par un Malais, les Chinois faisant l'objet de discrimination). Les relations d'affaires sont encore plus aisées à Singapour, où se conjugue un environnement de niveau occidental, et l'efficacité des réseaux chinois d'outre-mer. Même si l'identité singapourienne est mise en valeur avec un certain chauvinisme, Singapour est en effet majoritairement de culture chinoise, ce qui implique notamment le respect du code confucéen, le recours à la géomancie (*fengshui*) dans l'organisation de l'espace etc. Connecté à l'ensemble de la diaspora chinoise, Singapour peut donc constituer une bonne voie d'accès aux réseaux d'affaires chinois d'outre-mer, à ceci près que les entreprises françaises y sont nettement plus mal perçues que leurs concurrents japonaises, américaines ou allemandes (p. 199), même si leur image reste meilleure – ce qui ne manque pas de surprendre – que celle des firmes britanniques (sans autre explication de l'auteur qui se contente de livrer un résultat d'enquête).

L'on peut supposer que ce qui justifie de présenter en fin de parcours un dernier groupe de pays, l'Indonésie et la Birmanie, serait peut-être leur complexité ethnique. L'Indonésie conjugue une société islamisée – donc étrangère à l'Occident –, une très importante corruption (dans les termes de la zone), et des jeux de solidarités ethniques dont la complexité est aux dimensions de l'archipel (200 millions d'habitants, près de 2 millions de km²). Quant à la Birmanie, elle commence tout juste à s'ouvrir aux entrepreneurs occidentaux, ce qui rend les relations d'affaires d'autant plus délicates.

Cet ouvrage sans prétention, présenté de manière très concrète et vivante, constitue un utile *vade-mecum* pour les hommes d'affaires et, plus largement, pour tous ceux qui sont amenés à exercer une activité professionnelle en Asie du Sud-Est. L'on sera notamment sensible aux schémas décrivant les circuits de décision (pp. 105, 146, 172), aux tableaux "faire, ne pas faire", à la modélisation géographique des réseaux chinois (p. 195) et, d'une manière générale, au fait que l'auteur soit de l'intérieur des sociétés qu'il décrit. Peut-être ne serait-il pas toutefois inutile de rappeler que les sociétés sud-est asiatiques – que l'auteur décrit globalement comme des sociétés masculines (p. 40) – ont dans bien des cas une structure de parenté matrilineaire à la base, ce qui explique qu'elles accordent une place importante à la femme (ce qui transparaît d'ailleurs des notices par pays). Rafidah Aziz occupe ainsi l'un des postes majeurs du gouvernement malaysien depuis plus d'une dizaine d'années, celui de ministre de l'industrie et du commerce extérieur ; le patronat thaïlandais comprend une section féminine (qui, venue en France rendre visite au CNPF il y a quelques années, s'est évidemment trouvée sans interlocuteurs) ; Aung San Suu Kyi est l'une des figures les plus médiatiques de l'opposition birmane, tout comme le fut Megawati Sukarnoputri avant de

devenir vice-présidente de l'Indonésie ; Cory Aquino a été présidente des Philippines de 1986 à 1992, Gloria Macapagal candidate (bien placée) aux élections de 1998 ; S.A.R. la Princesse Maha Chakri Siririndhorn est l'une des figures majeures de la famille royale thaïlandaise etc.

Marie-Sybille DE VIENNE

CAUQUELIN, Josiane, LIM, Paul & MAYER-KÖNIG, Birgit, eds., *Asian values, encounter with diversities*, Londres, Curzon, 1998, XIX, 207 p. [15 The Quadrant, Richmond, Surrey, TW9 1BP, Royaume-Uni]

Publié quelques mois après que l'ouvrage de S. Huntington¹⁷ relatif au choc des civilisations a relancé le débat sur la "menace" culturelle asiatique (ce qui constituait quelque part une reprise de la thématique du "péril jaune"), cet ouvrage s'inscrit dans le prolongement de travaux sur les différences culturelles réalisés à l'initiative de la Communauté Européenne. Il s'interroge sur l'incidence de la modernité socio-économique sur les valeurs asiatiques, soit ici celles d'une zone particulièrement vaste comprenant les deux grandes aires culturelles de l'Asie Orientale, le sous-continent indien, le monde chinois, et leurs "prolongements" japonais et sud-est asiatiques.

L'ouvrage rassemble les contributions de onze auteurs, quatre Européens et sept Asiatiques, universitaires et chercheurs. Une préface (une vingtaine de pages hors texte) présente l'approche générale du livre, en insistant sur la dimension pluridisciplinaire des travaux. Les articles, que viennent compléter une bibliographie et un index, peuvent être regroupés en quatre parties de volume à peu près équivalent :

- la première expose les généralités relatives aux valeurs asiatiques ;
- la seconde décrit, en contrepoint des valeurs européennes, les quatre principaux systèmes culturels rencontrés en Asie, le bouddhisme, le confucianisme, l'islam et l'hindouisme ;
- la troisième analyse l'incidence des valeurs asiatiques sur la vie économique, soit ici les échanges et les relations d'affaires ;
- la dernière partie replace ce discours sur les valeurs asiatiques dans son contexte historique, en rappelant les modalités de la rencontre eurasiatique jusqu'au XVIII^e s.

La démarche consiste à voir s'il existe une possibilité de convergence entre Asiatiques (essentiellement du sous-continent indien et du monde chinois) et Européens (de l'Ouest) sur le terrain des valeurs, alors même que la mise en exergue des valeurs asiatiques menacerait les consensus planétaires. Même si la notion de valeurs fluctue selon les pays asiatiques, les pays de culture indienne et chinoise ont suffisamment de caractéristiques en commun, pour rendre possible ce type d'approche comparative entre les valeurs asiatiques et les valeurs occidentales : les pays asiatiques ne distinguent pas la religion des valeurs séculières, et surtout ils ont une conception syncrétique, holistique du monde, reposant sur l'interdépendance des phénomènes (J. Cauquelin, LASEMA, Paris, P. Lim, Bruxelles et B. Mayer-König, Halle). Cette spécificité culturelle prend aujourd'hui une dimension politique, quand les pays asiatiques revendiquent l'excellence d'un système de valeurs fondé sur les "devoirs" face aux

¹⁷ HUNTINGTON, Samuel, *The clash of civilizations and the remaking of world order*, New York, Simon & Schuster, 1996, 367 p.

Occidentaux dont les sociétés reposent sur les “droits” : la mise en exergue des devoirs assurerait la stabilité ; l’affirmation des droits serait source de décadence ; à l’égalité des droits répondrait positivement la hiérarchisation des devoirs.

Ce discours est toutefois doublement trompeur en ce qu’il occulte le fait que, historiquement, les sociétés occidentales ont commencé par prôner les devoirs avant de défendre les droits, et surtout qu’il oublie que, en Asie, la construction d’états modernes centralisés s’est appuyée sur une rhétorique unilatérale des devoirs, visant à soutenir le pouvoir des classes dirigeantes sans que celles-ci soient toujours contraintes de respecter leurs propres devoirs (Yash Ghai, Hongkong).

Cette rhétorique des devoirs a notamment emprunté bon nombre d’éléments au confucianisme, qui diffère largement des valeurs occidentales : la société confucéenne fonctionne sur la base de relations inégalitaires, dont le seul contrepoids est la vertu des dirigeants, avec ce risque que, pour peu que les responsables soient dépravés et corrompus, les inférieurs sont opprimés. Le discours sur les droits de l’homme de l’Occident va ainsi à l’encontre de la tradition confucéenne, ce qui explique que le confucianisme ait été mis à l’écart par les révolutionnaires et les modernistes chinois depuis 1919, bien que certains de ses éléments aient été tactiquement récupérés par les communistes chinois et surtout vietnamiens (Yang Baoyun, Pékin).

Même si l’une des caractéristiques de l’hindouisme est son ouverture et son syncrétisme, l’hindouisme paraît encore plus éloigné que le confucianisme des valeurs occidentales, puisqu’il est apolitique : les trois séries de valeurs qu’il définit, éthiques, spirituelles et sociales, soutenues par la croyance à la réincarnation (*karma*), restent du ressort de la métaphysique et ne proposent pas de modalités objectives de gestion de la société. L’une des attestations en est la persistance d’un système rigide de castes – en dépit de l’évolution du droit – depuis la création de l’Union Indienne (Debabrata Sen Sharma, Calcutta).

Il semblerait toutefois possible de trouver un terrain d’entente entre Européens et Asiatiques au niveau du bouddhisme¹⁸. Aux critiques que les Asiatiques formulent à l’encontre du discours européen sur les droits de l’homme, qui tend à nier le caractère hiérarchique des relations intra-communautaires, s’oppose en effet une lecture sociale du bouddhisme fondée sur la compassion et la compréhension : elle autorise un principe de justice économique, qui tempère le caractère destructeur du capitalisme par une redistribution personnelle et volontariste de la richesse (Thanh-Dam Truong, La Haye). Sur le terrain social, la rencontre avec l’Europe est facilitée par le fait que, pour le bouddhisme, il n’existe pas de vérité absolue, partant que l’exclusivisme doctrinal ou idéologique cède la place à la tolérance et au pacifisme (voir les propositions de l’ordre bouddhiste sud-vietnamien contemporain Tiep Hien).

A en croire Fateh Mohammed Malik (Islamabad), l’islam serait toutefois encore plus proche des valeurs européennes, même si les pires des fanatismes et des sectarismes règnent à ce jour dans une partie du monde musulman. Originellement libéral, humaniste et tolérant, l’islam est en effet porteur d’un message à la fois universaliste et égalitariste ; la “démocratie”, attestée du vivant du Prophète et abandonnée dès l’avènement des Omeyyades, serait “le plus important idéal politique de l’islam”, fondé sur l’unicité de Dieu (cf. les théories d’Iqbal, le père spirituel du Pakistan). Mais l’unicité de l’homme, à l’image de celle de Dieu, fait qu’en islam et à la différence du modèle occidental, il n’y a pas de séparation entre clercs et laïcs ; partant, le caractère “démocratique” de l’islam n’est pas perçu de l’Occident.

¹⁸ On rappellera que au moins deux pays ont établi leur idéologie politique sur un compromis entre socialisme et bouddhisme, le Cambodge du Prince Sihanouk (période du Sangkum, 1956-1970) et la Birmanie de Newin (1962-1988).

Mais la religion – ou ce qui en tient lieu – n’est pas le seul déterminant des valeurs asiatiques ; il en existe d’autres. Comme le rappelle Raul Pertierra, (New South Wales), qui utilise à dessein le terme français, la permanence des ‘tramage’ sociaux aux Philippines est au moins aussi importante que la religion, parce qu’elle offre la possibilité d’un certain nombre de “bricolages” : le réseau personnel (de parenté, amical, professionnel etc.) constitue un double système, de protection et de prédation collectives vis-à-vis des autres réseaux, qui permet de pallier les déficiences et les lacunes du savoir-faire technique et ‘managerial’. Comme la sphère publique est également personnalisée, elle est exploitée à des fins privées, l’opportunité étant fournie par le jeu du marché. Partant, par-delà la mythologie de la démocratie et de l’éducation, les valeurs retenues par les Philippines, soit l’empathie, le personnalisme, la réciprocité et la face, demeurent largement éloignées des valeurs occidentales.

Comme le dit de manière très cursive et un peu imagée Karin Bogart (Bruxelles), l’incidence de la culture sur les pratiques entrepreneuriales est attestée dans l’ensemble de l’Asie Orientale, ce qui transparaît de trois pistes de lectures. La première est économique : l’activité économique tirant ses origines de la riziculture (nous dirions plus largement les menaces et les contraintes collectives), le travail est un devoir communautaire et non pas la sanction du péché originel comme en Occident. La seconde est anthropologique : les sociétés asiatiques sont hiérarchisées ; le pouvoir est lié à la séniorité ; la notion de statut, de face, le respect formel de l’étiquette demeurent essentiels. La troisième est comparatiste : le monde chinois fonctionne selon une logique de confiance “basse”, restreinte au réseau familial, au mieux élargie au clan ; le Japon joue une logique de confiance “haute”, fondée sur le groupe professionnel, qui se trouve en même temps être le lieu de la contrainte sociale (à la différence de la famille) ; les entrepreneurs indigènes du Sud-Est Asiatique – qui voient le contrôle de la vie économique leur échapper au profit des Chinois d’outre-mer – sont particulièrement sensibles aux statuts et aux rangs etc. Partant, les relations d’affaires entre Européens et Asiatiques ne peuvent être que délicates.

Ces difficultés présentes de la rencontre interculturelle eurasiatique sont à replacer dans une lecture historique de temps beaucoup plus long, qui montre que les relations entre l’Europe et l’Asie se sont le plus souvent opérées sur un mode conflictuel, l’Europe étant, au moins jusqu’au XVIII^e s., en position de demandeur. Comme, depuis l’avènement de l’islam, les liaisons entre l’Europe et l’Asie s’effectuaient de manière indirecte, l’Asie (à partir de l’Inde) est devenue de plus en plus fantasmagorique dans la pensée occidentale. Il a fallu attendre le XVI^e s. pour que les cités marchandes asiatiques deviennent le lieu privilégié de la rencontre avec les Européens. Dès lors s’est posé le problème de la différence des lectures de l’ordre du monde, la vision chinoise du tribut, la vision indienne du monarque *cakravartin*, et la coloration persane de la royauté moghole, s’opposant également à la vision missionnaire de la chrétienté occidentale. Outre la stratégie commerciale choisie par les Néerlandais, la seule voie d’approche positive a finalement été celle des Jésuites, pour lesquels la conversion passait par le média culturel, mais cette voie a à son tour échoué au XVIII^e s. au profit de l’aventure militaire coloniale (Willy Vande Walle, Louvain).

Cet ouvrage, étayé du point de vue scientifique, expose de manière intéressante les différences culturelles entre l’Europe et l’Asie ; en particulier, il a le mérite de sortir des poncifs du habituels, pour démontrer le caractère non négligeable des différences culturelles, et rappeler de surcroît que, dans le temps long, la rencontre Occident – Orient s’est davantage effectuée sur le mode du conflit que de la coopération. Tout au plus peut-on regretter que les valeurs occidentales, présentées en contrepoint de valeurs asiatiques majoritairement d’essence religieuse (voir 2^{ème} partie), aient été uniquement des valeurs politiques laïques, alors qu’une

réflexion intégrant également des valeurs religieuses occidentales aurait été conceptuellement plus équilibrée, notamment au plan historique.

Marie-Sybille DE VIENNE

HOADLEY, Mason C. ed., *Southeast Asian-centred economies or economics ?*, Copenhague, Nordic Institute of Asian Studies, NIAS report series n° 39, 1999, 147 p. [NIAS, Leifsgade 33, 23000 Copenhague S ; télécopie : 45 -3296 2530 ; e-mail : books@nias.ku.dk]

Il s'agit de la publication des actes du colloque tenu à Lund les 28-29 avril 1999. Le recueil s'ouvre par une présentation synthétique originale de M. Hoadley traitant des modèles économiques sud-est asiatiques (pp. 11-27). La première partie du recueil est ensuite consacrée à des études de terrain : Mubyarto (Université de Gajah Mada, Yogyakarta) sur la réforme du système économique du Pancasila ; Shamsukl A.B. (Universiti Kebangsaan Malaysia), Selangor, sur les rapports entre la religion, l'ethnicité et l'économie ; Apichai Puntasen (Université de Thammasat, Bangkok), sur la crise asiatique et la crise des analyses à travers le cas des économies bouddhistes. La seconde partie élargit la perspective en s'intéressant à la coopération internationale ; Anders Danielsson (Lund) dénonce les excès du F.M.I. en matière de correction des dysfonctionnements ; Ramses Amer (Uppsala) et David Hughes (University of British Columbia) étudient enfin les implications de la crise sur une A.S.E.A.N. élargie à la totalité des pays du Sud-Est Asiatique.

Marie-Sybille DE VIENNE

SOCIETE

SECURITE, COLONISATION ET DECOLONISATION

Maurice DEMARIAUX, *Poulo-Condore, archipel du Viêtname (du bain historique à la nouvelle zone de développement économique)*, Paris, L'Harmattan, 1999, 165 p., cartes, photos, bibliographie. [L'Harmattan, 5-7 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris]

Si Marco-Polo fut l'un des premiers Occidentaux à mettre le pied sur la principale île (déserte) de l'archipel de Poulo-Condore, en 1294, et si les Portugais et les Espagnols vinrent s'y ravitailler en eau douce au début du XVI^e siècle, ce n'est qu'en 1686 qu'un agent de la Compagnie Française des Indes Orientales conseilla – en vain – de s'y établir. Les Anglais furent finalement les premiers habitants au début du XVIII^e siècle, mais n'y restèrent que trois ans. Si Anglais et Français continuèrent à s'intéresser à cet archipel, ce n'est qu'à la fin de 1861 que ces derniers en prirent réellement possession, concrétisant ainsi la propriété et la souveraineté que le roi de France avait obtenues lors du traité de Versailles de 1787.

L'ouvrage est construit en deux parties : la première (une petite moitié du livre), historique, retrace les différentes étapes de la présence française et des différentes politiques menées par les gouverneurs, entre 1861 et 1955. A l'arrivée des Français, un centre de détention – avec 129 forçats – existait déjà, créé par le gouvernement de Hué. Il fut maintenu en activité, avant d'être officiellement transformé en pénitencier. A Poulo-Condore, les prisonniers politiques (dont certains devinrent très célèbres¹⁹) côtoyaient les droits communs ; tous ont connu, à un moment ou un autre, des événements tragiques : épidémies, typhons, crimes, suicides, rebellions suivies de répressions sanglantes, nombreuses évasions ; l'histoire de ce bagne en est émaillée. Tout comme les îles du Salut, au large de la côte de la Guyane, ou encore Alcatraz, les îles de Poulo-Condore ne permettaient que très rarement aux évadés de réussir leur tentative : à peine 10 % atteignaient la côte, sur les quelques centaines d'évasions qui se comptaient chaque année. Ce bagne français, qui compta jusqu'à près de 3.000 détenus, devint vietnamien en 1955. Le nombre de "rééduqués" atteignit alors près de 10.000. En 1987, le gouvernement créa une réserve de 6.000 hectares, qui se transforma en 1993 en un Parc national de 15.000 hectares. Les vestiges du bagne sont devenus – comme en Guyane – un lieu de tourisme. Mais les récentes découvertes de gisements de pétrole et de gaz risquent de modifier les plans de développement de l'archipel, qui prévoient la création d'infrastructures portuaires, aériennes et hôtelières.

La seconde partie est composée de 31 annexes (plus de la moitié de l'ouvrage), qui viennent utilement compléter la première par des récits d'évasion, des extraits de rapports et règlements, des poésies de bagnards. De ces annexes, il faut souligner le remarquable reportage de Jean-Claude Demariaux, père de l'auteur, datant de 1956, qui décrit – comme le fit Albert Londres pour les bagnes de Guyane – toute l'horreur de ce type de détention.

L'on doit toutefois regretter que la présentation de la période couvrant la dernière moitié du XX^e s. (de 1955 à nos jours) demeure un peu sommaire (à peine 7 pages), alors qu'on se rappelle encore que les répressions des militants communistes, entre 1960 et 1975 à Poulo-Condore, étaient l'un des fers de lance de la propagande nord-vietnamienne.

Geoffroi CRUNELLE

Jean DEUVE, *Histoire de la police nationale du Laos*, Paris, L'Harmattan, 1998, 191 p. [L'Harmattan, 5-7 rue de l'Ecole Polytechnique 75005 Paris]

Si le titre et le sommaire laissent entendre que l'auteur a l'ambition de brosser un panorama de la police nationale du Laos depuis son indépendance (ce qui exclut dès lors toute description de l'organisation française de cette structure), la période analysée ne couvre en réalité que les années 1949 à 1956, essentiellement jusqu'à fin 1952, lorsque le directeur de la police nationale (en réalité l'auteur), fut remplacé par un Lao. La période 1956-1975 n'est traitée qu'en 8 pages, les années 1965-1975 ne faisant l'objet que de deux paragraphes ; l'ouvrage ne contient pas un mot sur la police de la République lao.

Tout l'intérêt de l'ouvrage réside donc dans la chronologie de la création et de la mise en place des services de la police nationale lao, telle qu'elle avait été définie de manière très générale dans la Convention Générale entre la France et le Laos du 19 juillet 1949, qui précisait les modalités du transfert des compétences de l'ancienne administration française au tout nouveau Royaume du Laos. On peut donc suivre, à travers cet historique dépeint sur fond

¹⁹ Dont Pham Van Dong, Lê Duân, Pham Hung, etc.

de crises et de coups d'Etat, les particularismes de cette police lao, amenée, en plus des tâches traditionnelles de maintien de l'ordre et d'enquêtes judiciaires, à poursuivre les "pirates" basés en Thaïlande, à infiltrer et noyauter les mouvements pro-communistes, à organiser une propagande méthodique contre les actions Vietminhs, etc. On peut regretter – si l'on n'est pas spécialiste de la question – que le récit soit quelquefois un peu trop technique, au détriment de trop rares récits croustillants, comme les descentes de police dans des cercles de jeux auxquels participent des ministres ou la lutte contre les "invulnérables" qui ne craignent pas les balles...

Geoffroi CRUNELLE

CHANGEMENTS SOCIAUX CONTEMPORAINS

Dr. BIT Seanglim, *būj anak campāmn̄ dassana : cittavidyā nai sokaṅāryakamm khmaer* [Race des guerriers, points de vue psychologiques sur le drame cambodgien], Phnom Penh, 1997, 229 p.

Né le 18 octobre 1944, Bit Seanglim (désormais B. S.) fut diplômé de l'École Royale d'administration de Phnom Penh en 1965, puis chef de service au Ministère des Finances (1965-1975). Il se réfugia aux États-Unis en 1975, où il poursuivit ses études ; il obtint son diplôme en sciences économiques à l'Université de Boston en 1976, puis son doctorat en éducation à l'Université de San Francisco en 1981, avec une thèse intitulée *Study of the effects of reward structures* ; il a été professeur d'enseignement optionnel à Oakland à partir de 1978. Rentré au Cambodge en 1989, il a créé en 1992-93 un parti politique, le *Free Republican Party*, qui n'obtint aucun élu ; ce parti s'est récemment rallié au Parti du Peuple Cambodgien (PPC). Actuellement, Bit Seanglim travaille au *Council for Development of Cambodia* (CDC, organisme des Nations Unies) comme chargé de mission auprès du Ministère de l'Économie et des Finances. L'ouvrage de B. S. est une traduction en khmer de son travail en anglais intitulé *The warrior heritage : a psychological perspective of Cambodia trauma*, édité aux États-Unis en 1991 (234 pages), auquel ont été ajoutées les préfaces de trois personnalités américaines des milieux universitaires et diplomatiques. Il comprend également la préface rédigée par l'auteur lors de la première parution, un résumé de l'ouvrage, et deux avant-propos, l'un spécialement destiné à la version cambodgienne et l'autre tiré des première et seconde éditions anglaises.

Dans son introduction, B. S. décrit le Cambodge après le coup d'État en 1970 et la proclamation de la République khmère. Il démontre que celle-ci a perdu la guerre à cause de la corruption et de l'incompétence du gouvernement et de l'armée, la chute de la République khmère entraînant le génocide commis par les Khmers rouges. Puis il donne un très bref aperçu historique, depuis l'intervention de l'armée vietnamienne jusqu'à aujourd'hui. Il suggère quatre conclusions :

1. Tous les lecteurs doivent tenir compte des leçons que le peuple khmer a tirées de son drame.

2. Pour comprendre la véritable psychologie du peuple khmer, il est nécessaire d'établir les relations entre l'identité culturelle et la psychologie de l'individu.

3. Le changement a deux ressorts, l'un externe, l'autre interne. Le plus fructueux est le ressort interne, qui peut stimuler la création et faire naître de nouveaux génies. B. S. incite les Khmers – dont il dit qu'ils passent dans l'histoire pour une 'race de guerriers' – à transformer

leur énergie ‘combattante’ en énergie ‘bâtisseuse’ afin d’améliorer la vie de la population du Cambodge tout entier.

4. Il demande que tous les peuples du monde et toutes les associations désirant aider le Cambodge soient attentifs à la différence culturelle entre le pays khmer et le monde occidental.

Le contenu du livre proprement dit se divise en onze chapitres, organisés en trois parties principales : 1°) l’héritage culturel, 2°) la structure sociale, 3°) le citoyen cambodgien.

Le premier chapitre, intitulé “Le fondement psychologique et l’identité nationale”, aborde successivement le patrimoine d’Angkor Vat, le pouvoir de la ‘race des guerriers’, la situation géographique, le pouvoir politique étranger (pp. 30-45). Le deuxième chapitre, “Le développement des valeurs culturelles”, étudie le caractère contradictoire des valeurs culturelles, le pouvoir du roi et le bouddhisme (pp. 46-60). Le troisième chapitre, “Les changements dans la culture cambodgienne”, traite du flottement culturel, des fausses volitions et des facteurs universels (pp. 61-72). Le quatrième chapitre, “L’organisation sociale”, analyse le rôle de la monarchie, les religions, l’organisation politique, la famille, le genre, les rapports entre institutions, l’enseignement, l’économie, les classes sociales, les différences entre la ville et la campagne, le droit, l’information, l’art et la culture (pp. 74-95). Le cinquième chapitre, “Le comportement social”, englobe : “le chacal et un étang rempli de poissons”, la dictature, les violations et la violence, la résolution des conflits, la conception du pouvoir, les relations sociales et civiques, les relations interethniques, la tradition orale, les codes de comportement social, l’inspection, les conseillers (pp. 96-113). Le sixième chapitre, “L’influence du drame sur la société cambodgienne”, présente la chronologie des faits (le royaume du Cambodge, 1954-70 ; la période de la République khmère, 1970-1995 ; l’époque des Khmers rouges, 1975-1979 ; l’émigration et la vie dans des camps de réfugiés, 1979 et les années qui suivent ; la République Populaire du Kampuchéa, changée en État du Cambodge en 1988), puis en rappelle les conséquences, la perte de foi envers les valeurs individuelles, l’inertie et la peur, les institutions, la corruption, l’état de la famille, le manque de moyens pour guérir le traumatisme, les issues à la colère et à la frustration, la perte de ressources humaines, la misère, le délitement de la superstructure (pp. 115-137). Le septième chapitre, “Le comportement psychologique du Cambodgien”, englobe le développement de la personnalité individuelle, la moralité, les relations interindividuelles, la confiance/méfiance, la capacité d’analyse, le refus du réel, le pessimisme, l’exacerbation de la responsabilité, la jouissance face au désespoir, l’apaisement, la menace et la peur (pp. 141-154). Le huitième chapitre, “Le poids du drame sur l’individu”, inclut le découragement, le changement de comportement, l’angoisse extrême après le drame, le négativisme, l’égarement, la manipulation mentale, la violence, le refoulement, le mensonge (pp. 157-174). Le neuvième chapitre s’intitule “Les grandes personnalités et les grands caractères” (pp. 175-187). Le dixième chapitre, “Le juste développement du Cambodge”, comprend le développement économique, les droits de l’homme, la résolution pacifique des problèmes, la participation des étrangers (pp. 188-207). Le onzième chapitre, “La paix parfaite, siège de l’âme khmère”, rappelle la loi du *dharma* ou l’utilité de la vie, le désir pur (pp. 208-217) ; ce dernier chapitre a été ajouté uniquement pour la version cambodgienne et a été suivi d’une conclusion et d’une biographie.

Cet ouvrage est assez difficile pour les lecteurs nationaux, même pour un public cultivé, parce que le style en est complexe, en particulier du fait de nombreux néologismes dans les questions touchant à l’économie et à la psychologie, lesquels forment une sorte de métalangage incompréhensible aux non-initiés. C’est là le travail de réflexion et de recherche d’un universitaire de formation américaine. L’auteur avait pour projet de réaliser une étude prospective psycho-socio-économique sur l’avenir du Cambodge, mais sa mise en œuvre

demeure largement utopique dans la conjoncture politico-économique actuelle. La bibliographie reste insuffisante : B. S. se réfère presque uniquement aux travaux des Anglo-saxons, à l'exception d'un ouvrage de G. Cœdès et de deux livres de F. Ponchaud traduits en anglais, alors qu'il existe beaucoup d'autres chercheurs français et nationaux francophones qui ont travaillé sur le Cambodge dans les domaines touchant de près ou de loin au sujet étudié, tels J. Delvert, A. Forest, Khin Sok, P. Lamant, M. A. Martin, Mak Phoeun, J. Népote, Ros Chantrabot, ...

Quoi qu'il en soit, il s'agit du travail de recherche d'un universitaire cambodgien-américain, spécialiste de l'économie et de la psychologie, ayant vécu assez longtemps aux Etats-Unis, qui désire ardemment reconstruire sa patrie et la développer selon des conceptions modernes pour qu'elle puisse suivre l'évolution du monde.

On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage aux khmémisants qui travaillent sur l'histoire politique et économique du Cambodge contemporain, dans la mesure où l'auteur exerce des responsabilités auprès du gouvernement actuel : étant actuellement conseiller économique du Ministère de l'Économie et des Finances, B. S. trouvera éventuellement des solutions nécessaires pour relancer le développement économique du Cambodge. A la fin de son ouvrage, il insère un questionnaire pour demander aux lecteurs de lui faire part de leurs impressions.

KHING Hoc Dy

Penny VAN ESTERIK (éd.), *Women of Southeast Asia*, Northern Illinois University, Center for Southeast Asian Studies, Monograph Series on Southeast Asia, Occasional Paper n° 17, 1996, XIV + 229 p. bibl., index, ill., tabl.

Il s'agit de la réédition d'un ouvrage publié en 1982. Ce genre de travaux collectifs, qui ont l'ambition de couvrir un domaine, les femmes, et une aire, le Sud-Est Asiatique, aussi vastes, sont parfois décevants, car il s'agit souvent d'études disparates. L'éditeur, Penny Van Esterik, a surmonté ce handicap en classant les huit articles sous trois rubriques, qui apportent ainsi une cohérence : les femmes et le bouddhisme, les rôles sociaux et domestiques des femmes, les activités des deux genres. Classement arbitraire, reconnaît l'éditeur, puisque la vie des femmes est intimement liée à ces trois domaines, religieux, domestique et économique. Sans prétendre constituer un état complet de la question, ce livre faisait figure, en 1982, de pionnier, il le reste aujourd'hui en dépit des nombreuses publications. Les analyses des expériences quotidiennes des hommes et des femmes, confrontées aux diverses formes de domination et de subordination, suggèrent que la constitution des genres doit être contextualisée en tenant compte de la modernité du sud-est asiatique. La clarté de l'introduction, une bibliographie conséquente et un index, font de cette publication un instrument appréciable non seulement pour tous ceux qui travaillent sur le genre, mais également pour tous les spécialistes de l'Asie du Sud-Est.

Cet ouvrage combine les méthodes et les perspectives de l'anthropologie. Et à travers l'étude de trois cas, l'article de l'éditeur, Penny Van Esterik, en est une illustration. Le travail de terrain est une collaboration entre ses informatrices et elle ; et elle en rend compte en mentionnant tous les problèmes survenus au cours de l'enquête. Le portrait des trois femmes, qu'on voit vivre, présente une variation de l'approche du bouddhisme et, pour l'auteur, ce ne sont pas les femmes qui sont dévalorisées mais bien plutôt leur impossibilité d'accéder à l'ordination. Celles qui se lancent dans une vie ascétique, imitant en cela les moines, se

fourvoient et sont rejetées de la société, alors que les laïques qui accomplissent leur devoir ici bas, tout en respectant les valeurs du bouddhisme accumulent les mérites. P. Van Esterik ne semble pas perturbée par la contradiction de son analyse, car c'est bien aux femmes que l'on refuse l'ordination.

Se situant dans la même veine de l'étude de cas, l'article de John Van Esterik aborde le rôle nouveau que peuvent jouer certaines femmes dans le domaine du religieux, les enseignantes en méditation. L'élite intellectuelle citadine ne se satisfait plus, aujourd'hui, des rituels, des chants et des prières inlassablement répétées par les bonzes. Elle se tourne vers ces femmes, qui possèdent une excellente connaissance de certains canons, et dont l'enseignement permet d'adapter le bouddhisme aux changements de la vie moderne. Elles ne représentent sûrement pas une menace pour le pouvoir politique des moines, dont certains d'ailleurs suivent les cours, car elles sont dans une quête dépassant les distinctions de sexes.

La contribution de Thomas Kirsch analyse les différentes facettes de l'économie assurée par les femmes thaïes. Le pouvoir économique de ces dernières, s'il existe, serait beaucoup moins quête d'un statut d'égalité avec les hommes, qu'application des valeurs du bouddhisme du Theravada. Outre la finesse de l'analyse conduite, l'intérêt de cet article, pour le non-spécialiste de ce pays, est le bref rappel des lois de cette religion, et le rôle de chacun des sexes dans la famille.

Les articles de Carol C. Laderman et Valérie J. Hull relèvent du thème des "rôles sociaux et domestiques des femmes". Carol Laderman montre, à l'intérieur d'une communauté rurale de la côte orientale de Malaysia, les mécanismes qui maintiennent ou remettent les femmes à leur place. L'auteur démêle l'écheveau des choix difficiles pour les femmes, entre la vie personnelle et communautaire, la sécurité matérielle, et la disponibilité familiale. Bien que le divorce et le remariage soient possibles, il reste un avantage pour les hommes. Le jeu des femmes consiste donc à se constituer un petit magot en bijoux, pour assurer leur vie matérielle en cas de divorce. En tout état de cause, la critique de la communauté et la soumission aux valeurs traditionnelles, entourant entre autres la grossesse et l'accouchement, maintiennent les femmes à leur place, où elles assument les travaux domestiques à l'intérieur et les travaux les moins lucratifs à l'extérieur.

Quant à l'étude de Valérie Hull sur les femmes de classe moyenne en milieu rural à Java, elle apporte un éclairage intéressant sur les différences de classes. L'auteur traite des éléments composant la vie quotidienne, le travail, les relations mari-femme, la planification familiale. Il apparaît que les femmes de classe moyenne, bien qu'ayant suivi un cursus scolaire et ayant été exposées à la vie moderne, sont plus attachées à la vie traditionnelle, sans toutefois appartenir vraiment à la communauté. Elles sont libres de travailler et pourtant elles choisissent le rôle de femme au foyer et de mère de famille nombreuse, ce qui rend le divorce plus difficile. Il n'en faut pas pour autant conclure que le statut des femmes de classe inférieure est supérieur, car elles assument les basses tâches et si leurs enfants sont moins nombreux, elles ne consacrent que peu de temps à leur éducation.

Les deux contributions suivantes concernent le domaine économique aux Philippines. Fondée sur des matériaux historiques et un travail de terrain effectué dans la province de Iloilo, C. Szanton montre les transformations socio-économiques au cours des trois périodes de l'histoire du pays : pré-coloniale, coloniale espagnole et coloniale américaine. Il ressort que le nouveau code civil établi par les Américains redonnent aux femmes les droits qu'elles avaient perdus avec les Espagnols. L'auteur conclut que, si les femmes ont été reléguées dans la sphère domestique par les Espagnols, et si cette situation a perduré pour les femmes des classes défavorisées, il en va différemment des classes supérieures, en raison du système de parenté bilatéral et des règles d'héritage qui leur ont permis de récupérer des secteurs d'activités.

Clark D. Neher scrute le rôle des femmes dans la province de Cebu au sud de Manille. Dans une première partie, l'auteur insiste sur l'égalité des sexes dans une société pré-espagnole pour, dans une seconde partie, mieux faire ressortir l'image du rôle de la femme qu'en donnent les Philippins aujourd'hui. Il appuie son analyse d'illustrations tirées des manuels scolaires de Cebu, d'où il ressort que dès la sortie de l'école primaire, les enfants savent que "féminité rime avec domesticité" et "masculinité avec activités hors de la maison".

Finalement, Robert Winzeler reprend les paramètres qui ont servi à expliquer "l'égalité relative des sexes" ou le "statut élevé des femmes" comparé à d'autres pays d'Asie, l'Inde, la Chine ou le Japon. Il prend en considération trois des différents axes d'analyses : l'économie, le politique et la démographie, en traitant de l'infanticide pour ce dernier. Et l'auteur s'interroge : "pourquoi un mode de production, un système de stratification sociale et un art de la guerre, ne pourraient-ils pas contribuer à l'élaboration d'un modèle de statut des sexes ?".

Naturellement, les huit études de cet ouvrage ne prétendent pas avoir épuisé le sujet, ne serait-ce que parce que trois des huit contributions concernent la Thaïlande, deux les Philippines, une Java et une la Malaisie, la dernière étant d'ordre plus général. L'éditeur explique que ce manque de représentativité est dû au fait que les données de terrain n'existent pas pour des pays comme le Cambodge, le Laos et le Viêt-Nam. Elle propose donc de compléter ces travaux non seulement en s'attachant aux autres pays de l'aire, mais en soumettant quelques thèmes qu'elle intitule "*Future Directions*".

Josiane CAUQUELIN

REVUES

Tai culture, international revue on Tai cultural studies, vol. IV n°1, juin 1999, *Japanese anthropologists and Tai cultures*, publié avec le concours de la Fondation Toyota, 192 p. [SEACOM, éd. tai Culture, Fischerinsel 1 (13-07), D-10179 Berlin ; fax : 49 30-247 94 58 ; e-mail edit@seacom.de]

Ce numéro de *Tai Culture* a le mérite de rendre accessible aux non-nipponisants une sélection des travaux de l'anthropologie japonaise relatifs au monde tai : présentation générale des travaux japonais (Ryoko Nishii) ; bouddhisme et cultes des esprits chez les Tai Lüü au Yunnan (Kiyoshi Hasegawa) ; mission bouddhiste chez les Karen de Thaïlande (Yoko Hayami) ; relations entre islam et bouddhisme en Thaïlande du Sud (Ryoko Nishii) ; recours aux médiums dans les groupes d'assistance aux malades du sida en Thaïlande du Nord (Shigeharu Tanabe) ; consommation moderne chez les ouvrières d'usines du Nord Thaïlande (Kyonosuke Hirai) ; l'usage politique de la méditation, le mouvement Santi Asoke en Thaïlande (Masato Fukushima) ; enfin interactions et relations de pouvoirs dans les élections de chef de village au Centre Thaïlande (Ryo Takagi).

Marie-Sybille DE VIENNE